

LE "56"

Au-dessus de la petite ville de Tonnerre, et dominant la verte vallée de l'Armançon, le bourg d'Epineuil se tasse autour de son clocher massif. Des vignes l'environnent jusqu'au pied des maisons...

qu'il se vengerait.... Pendant un mois, il resta dans le pays, cherchant une place; mais personne ne voulait l'employer, et il quitta le village. On le rencontra alors de temps en temps, hâve et déguenillé, dans les bois des Fauconniers, qui jouxtent le terroir d'Epineuil.

années de plein soleil, avait donné un ton plus coré qu'aujourd'hui, avec un bouquet qui embaumait, aussitôt le bouchon sauté.... et peu à peu, je voyais la rude figure du Roussot se transformer et s'adoucir, du rose monter sur ses pommettes de ses joues maigres et soudain, de ses yeux tout à l'heure méchants, deux grosses larmes s'échappaient....

lantes; rues déparées, du sang partout, fangeux ou desséché, partout la ruine et la dévastation. Paris croulait pendant une quinzaine de jours un aspect militaire. Les abords de la Chambre étaient comme un vaste camp retranché, rien n'y manquait: barricades, fossés, batteries d'artillerie, les canonniers étaient à leurs pièces, mèche allumée. Il en était de même des rues adjacentes, des quais, des Champs-Élysées.

1789. Cependant, on lui fit lire le "Génie du Christianisme"; il n'en fut pas très satisfait. Et voici un excellent Lamartine, du 2 mai 1856: M. Colson, propriétaire de l'hôtel habité par Lamartine, rue de la Ville-Évêque, No 43, m'a hier avec lui la conversation suivante. Lamartine demandait à joindre à sa location, qui est de près de 5,000 francs, un appartement au quatrième, du prix de 1,400 francs, pour y installer ses bureaux et sa comptabilité; car il est éditeur et vend lui-même ses ouvrages. Son journal, "Entretiens littéraires", dont deux numéros ont paru, compte déjà vingt mille abonnés à 20 francs.

—L'Impératrice, plus belle que jamais: "Elle a quelque chose de jeune et d'enfantin dans la figure...." Mais l'Empereur avait, ce jour-là, l'air fatigué, la figure maigre, tirée, souffrante. Les maréchaux Canrobert et Félissier occupaient les deux portières de la voiture impériale. La décoration de Notre-Dame avait été confiée à un ami de Proumès de la Siboutie, Alexandre Desnuelles. Il ne veut pas faire de peine à son ami; et il note: "C'est très beau!" Cependant, il ne veut pas non plus nous faire de la peine; et il ajoute: "Mais il me semble que ces décorations d'or, de soie, de velours ne conviennent pas au caractère sévère et grandiose de nos cathédrales. Il faut laisser cela aux églises d'Italie."

dienné, si bien que le père et lui avaient fini par se saluer. La comtesse semblait devoir s'en tenir là. Le Canadien malgré qu'il fut de race française, pratiquait les habitudes anglo-saxonnes et n'eût pour rien au monde admis dans son intimité quelqu'un qui ne lui avait pas été présenté. Un jour, en montant au Righi, par le chemin de fer à crans, Renaud revint mélancoliquement à son aventure — si un amour sans espoir peut s'appeler une aventure. — Il était très malheureux; il se trouvait stupide autant que ridiculement romanesque. — Il faut partir! pensait-il au sortir du wagon. Je quitterai demain Lucerne. Ce disant il arrivait vers le haut de la montagne. Des vapeurs cachaient les pics lointains. On n'apercevait que de vagues pointes des Alpes bernoises, les lacs des Quatre-Cantons et de Zoug, quelques terres glauques, quelques versants violâtres. C'était une impression de fin du monde, quelque chose d'infiniment triste qui glaçait le cœur de Renaud. En relevant les yeux, il eut un grand tressaillement: Mlle Thérèse N...., la jeune Canadienne, se tenait devant lui. Jamais encore, elle ne lui avait paru si charmante. Le vent jetait le désordre dans la moisson fauve de sa chevelure, ses yeux avaient une douceur et une vivacité étranges, et le léger manteau tout palpitant donnait à sa silhouette je ne sais quoi d'aventureux, de libre, de délicieusement sauvage.... Renaud, le cœur battant comme un marteau contre ses côtes, demeura quelques secondes immobile, fasciné, ébloui. Puis, s'inclinant, il allait passer outre, lorsqu'elle lui dit: — Est-ce que vous êtes bien M. Pierre Renaud.... de Paris? Il répondit à voix basse, effaré: — Oui, mademoiselle. Elle rougit; sa petite main eut un léger tremblement; et elle reprit d'un ton presque suppliant: — J'ai un grave tort envers vous et je viens vous en demander pardon! — Elle regardait, stupéfait, abasourdi; mais elle, sans paraître s'apercevoir de son trouble, continuait avec volubilité: — Ce n'est pas tout à fait la faute ou plutôt ce n'était d'abord de ma faute.... Il avait votre prénom. Je n'avais trouvé le nom que trois jours après.... au dos d'une enveloppe.... J'aurais aimé d'avoir votre prénom, mais je ne sais pas du tout de quoi vous me parlez! Elle rougit davantage, hésita, mordit sa jolie lèvre rouge, puis, prenant son parti: — Je parle d'une lettre de vous.... une longue lettre triste, désespérée.... que j'ai trouvée dans un tiroir d'hôtel, à Smyrne. Il n'y avait pas d'enveloppe et rien qu'un prénom comme signature. L'ai été trop curieuse.... je n'avais pas que seize ans.... je l'ai lue! Et puis, trois jours après, j'ai trouvé, dans le même tiroir, l'enveloppe avec votre nom et votre adresse.... J'ai mal fait et je vous en demande bien pardon! Et pourtant ne m'en veuillez pas trop; votre lettre ma tant émue.... j'ai si sincèrement souffert avec vous, et depuis, cent et cent fois, j'ai souhaité apprendre que vous vous étiez consolé et que vous étiez heureux!.... N'est-ce pas, que vous me pardonnez? Elle fixait sur lui ses yeux maudits, et lui, dans leurs pupilles épitantes, croyait lire toutes les histoires prodigieuses de l'amour, toutes les tendres et profondes légendes qui bercent et soulagent le cœur de l'homme. Deux larmes mouillèrent ses cils: il dit d'une voix rauque: — Votre pitié.... votre pitié à vous, toute une vie ne pourrait la payer!.... — Alors vous n'en voulez pas à la petite fille indiscrète.... et nous pourrions être amis? — Amis! s'écria-t-il avec effroi.... Mais toute la souffrance que j'ai pu éprouver jadis ne serait rien auprès des souffrances de votre "ami"! Non, mademoiselle, demain j'aurai quitté Lucerne! Pour que le souvenir de cette rencontre devienne une chose charmante, et peut-être consolatrice, il faut que je ne vous revienne jamais plus.... Elle poussa une faible exclamation; elle devint pâle. Et tandis que le vent poussait vers eux un haillon de brouillard, ils échangeaient un regard craintif et très doux, un de ces regards où il semble que, pour une minute, l'avenir apparaisse. Je ne vous apprendrai rien en ajoutant que, six mois plus tard, Renaud épousa Mlle Thérèse N.... Mais vraiment, dans cette nuit douloureuse où il exhalait son angoisse à la lueur de la lampe de veillée, pouvait-il se douter qu'un jour les mêmes lignes qui reprochaient leur trahison à une femme s'en iraient dans une ville lointaine, dans un obscur hôtel d'Orient, retrouver une autre femme, et faire germer en elle la pitié et l'amour?

ANECDOTES

Il y a de charmantes anecdotes dans ces "Souvenirs d'un médecin de Paris" qu'a publiés la "Revue hebdomadaire" et dont l'auteur fut le docteur Proumès de la Siboutie. J'en ai déjà cité plus d'une; en voici quelques-unes encore. Le 15 mai 1848, l'Assemblée nationale fut envahie par une bande à la tête de laquelle marchaient Blanqui, Sobrier, Raspail et d'autres. La multitude qui les suivait s'était précédemment réunie sur les boulevards et innocente, elle croyait manifester tout simplement en faveur de la Pologne. Proumès de la Siboutie note ceci, avec justesse: Les meneurs, grands et petits, avaient seuls qu'il ne s'agissait nullement de la Pologne, dont ils se moquaient parfaitement. C'est ainsi que dans toutes les grandes journées de cette révolution, le but véritable se cachait sous un mot, un cri de ralliement, un prétexte quelconque. Evidemment, et Proumès de la Siboutie est un sage. Les gens qui sortent de chez eux, les jours de révolution, pour n'être pas raisonnables, s'ils savaient cela et quelques autres bonnes choses, ne sortiraient pas de chez eux ou bien ne seraient, par les rues, que des badauds. Tout ira mieux; et il n'y aurait pas de désordre. La salle des séances fut envahie; l'Assemblée fut dissoute. Cependant, la queue de cette horde criait toujours: "Vive la Pologne!...." Et il n'aurait pas fallu lui demander où était au juste cette Pologne là. Voici comment se constitua le "gouvernement de quinze minutes". La toute des manifestants avait envahi l'Hôtel de Ville. Proumès de la Siboutie n'avait pas pu entrer; mais il était sur la place.... Un des hommes placés au balcon demanda le silence et d'une voix forte s'écria: — Citoyens, nous avons cassé l'Assemblée nationale; nous formons un gouvernement provisoire. Voici les noms. Vous conviendrez-ils! — Oui!.... Non!.... — Ledru Rollin.... — Non, à bas Ledru-Rollin!.... Plusieurs noms furent ainsi tour à tour sifflés et applaudis. En même temps, des listes, soit au crayon, soit à la plume, étaient jetées par les fenêtres. J'attrapai et j'ai conservé l'une de ces dernières listes; elle porte: Ledru-Rollin, Louis Blanc, Raspail, Pierre Leroux, Cabet, Proudhon, Causidière, Barbès, Albert, Hubert. C'est le gouvernement qu'on a appelé le gouvernement des quinze minutes, parce qu'il ne dura que ce temps. Soudain, l'on apprit que des bataillons arrivaient en masse par toutes les rues convergentes. Et, alors, ces hardis manifestants se sauvèrent, avec fougue et rapidité. Ensuite, Lamartine survint. On l'accueillit "avec transport." Et puis, Barbès: Un quart d'heure après, un homme qu'on dit être Barbès, te naux au collet par deux gardes nationaux, sortit par la porte à gauche de la loge. Sa figure était pâle et défaite. Tout, en lui, annonçait une profonde terreur. Un officier arriva; et on fit rentrer Barbès dans l'Hôtel de Ville. Voici Paris tel que le vit Proumès après la Révolution de 48: Les rues Saint-Jacques, Saint-Martin, Saint-Antoine, le faubourg du Temple présentaient l'image d'une ville prise d'assaut; portes, fenêtres, devantures de boutiques brisées; maisons incendiées par les bombes, trouées par les boulets, chancelantes, crou-

lantes; rues déparées, du sang partout, fangeux ou desséché, partout la ruine et la dévastation. Paris croulait pendant une quinzaine de jours un aspect militaire. Les abords de la Chambre étaient comme un vaste camp retranché, rien n'y manquait: barricades, fossés, batteries d'artillerie, les canonniers étaient à leurs pièces, mèche allumée. Il en était de même des rues adjacentes, des quais, des Champs-Élysées. Ces bivouacs, qui couvraient Paris de toutes parts, offraient un coup-d'œil pittoresque. Les soldats avaient improvisé des baraques, des tentes qui ne manquaient pas d'élégance; on les voyait se livrer à tous les soins de ménage, de toilette, de propreté; ils se ravaient, se coupaient les cheveux, apprêtaient leurs repas, surveillaient de longues files de marmites en ébullition. Et puis arrivèrent les gardes nationaux de province. On les reçut avec joie. Ceux des villes avaient encore un costume à peu près militaire; ceux des campagnes, en blouse de service ou bien tels qu'ils avaient abandonné leur travail. Mais tous avaient un bon air très martial; et l'on reconnaissait là, sinon de vrais militaires, du moins d'anciens soldats et pourvus de fameux souvenirs.... Les chefs des insurgés en furent consternés. Proumès de la Siboutie raconte que M. de Mailly lui disait, en 1851: — J'étais bien malade en 1848, à la Révolution du 24 février: les émotions que j'en eus, rouvraient toutes de plaisir, furent si vives qu'il s'opéra en moi une révolution, je fus guéri du jour au lendemain. Je haïssais si fort Louis-Philippe que, sans me préoccuper des suites de cette Révolution, je ne vis que sa chute et sa proscription. Je conserve encore les mêmes sentiments.... Cela fâche Proumès de la Siboutie. Avec une véhémence qui ne lui est pas habituelle, il s'écrie: Insensés qui sacrifient tout, leur pays, leur fortune, pour faire triompher leur parti, qui ne voient pas que Louis-Philippe était une barrière contre le débordement de la démagogie! Serons-nous toujours condamnés à n'avoir que l'esprit de parti, qui tue, au lieu du patriotisme, qu'il vivifie? Louis-Philippe lui-même a réitéré plusieurs fois, dans son intimité: "Je sais que je ne suis qu'un accident, mais un accident nécessaire, un parachute, un paratonnerre." Il aurait pu ajouter: "On a été bien heureux de m'avoir sous la main." Il a dû le penser plus d'une fois. Et Proumès de la Siboutie a, somme toute, raison. En 1849, un jour, Louis-Napoléon se rendit à la Bourse tout seul. Il causa quelque temps avec les agents de change. Proumès de la Siboutie, qui l'attendait et qui ne l'aimait pas — s'émerveilla de le trouver "très au courant des questions de la finance, du crédit et en parlant très correctement." Il ajoute: Ses manières sont simples, sa figure et sa tournure distinguées, mais il a l'air mélancolique, souffrant. Quand le prince sortit de la Bourse, il n'avancé point facilement, tant la foule était compacte.... Il se laissait presser, coudoyer, et répondait avec la plus grande politesse aux questions qui lui étaient adressées, même par de simples ouvriers. Comme il était sans garde, il eut beaucoup de peine à obtenir qu'on pût faire avancer sa voiture; mais il ne témoignait aucune impatience. Il avait l'air très satisfait de l'empressement qu'on mettait à le voir. Au mois de mai 1850, le préfet de police ordonna qu'on détruisit un grand nombre des arbres de la liberté qu'on avait plantés en 1848. Mesure imprudente et qui fallit amener des troubles sérieux. Philopote, Proumès de la Siboutie considère qu'on aurait pu conserver, à la rigueur, ceux de ces arbres qui ne gênaient pas la circulation; et, bref, il les regrette sans trop de mysticisme, ces symboles de la liberté, qui étaient aussi un "embellissement" de Paris.

1789. Cependant, on lui fit lire le "Génie du Christianisme"; il n'en fut pas très satisfait. Et voici un excellent Lamartine, du 2 mai 1856: M. Colson, propriétaire de l'hôtel habité par Lamartine, rue de la Ville-Évêque, No 43, m'a hier avec lui la conversation suivante. Lamartine demandait à joindre à sa location, qui est de près de 5,000 francs, un appartement au quatrième, du prix de 1,400 francs, pour y installer ses bureaux et sa comptabilité; car il est éditeur et vend lui-même ses ouvrages. Son journal, "Entretiens littéraires", dont deux numéros ont paru, compte déjà vingt mille abonnés à 20 francs. "Je suis mal dans mes affaires, mais je ne suis pas ruiné. Je dois deux millions, mais j'en gagnerai une cette année. Et si Dieu me prête vie et santé, j'ai la certitude d'être libéré dans trois ans. Je resterai alors avec 20,000 francs de pension que me fait la Turquie, 30,000 francs de rente de ma femme et enfin mes propriétés, qui valent 700,000 francs au moins. On me presse de vendre mes propriétés; on me croit mauvais administrateur.... Il l'était, et il l'a bien prouvé.... "Eh! bien, je suis sûr que personne ne tirerait de mes terres ce que je leur fais produire. De plus, j'ai une vingtaine de familles qui y vivent heureuses en travaillant pour elles et pour moi. La vente de mes propriétés les réduirait à la mendicité...." Cela, bien; et c'est, comme on dit, généreux. Mais ce poète, qui pour sa poésie, n'avait eu véritablement vanitéux, n'avait de véritable amour-propre qu'au sujet de la politique et de l'exploitation rurale, où il n'excellait pas. Autre anecdote, et relative encore à Lamartine: M. Bost, auteur de plusieurs ouvrages estimés sur l'administration communale et départementale, sur les justices de paix, me contait qu'étant un jour chez M. de Saint-Priest, auquel il faisait la lecture, on annonça M. de Lamartine. — Vous arrivez fort à propos. Mon ami Bost, qui a pitié d'un pauvre aveugle, dit M. de Saint-Priest, me lisait quelque chose de vous. M. Bost ajouta que le plaisir qu'il trouvait dans cette lecture atténuait fort le service dont parlait M. de Saint-Priest. — Vous êtes bien bon, dit M. de Lamartine; mais, en définitive, ce ne sont que des vers, et je donnerais la meilleure partie de ceux que j'ai faits pour un de vos ouvrages sur l'administration. C'est à vous que je dois le peu que je sais de cette science importante. Et là-dessus il entama sur ces matières une conversation qui dura plus de deux heures. — Je me séparai de M. de Lamartine le cœur touché de sa bienveillance pour moi. Je vous rapporte ce trait comme une preuve de plus de la bonté, de l'excellent caractère de cet homme, dont on peut critiquer les opinions, les idées politiques, mais qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme le meilleur et le plus obligeant des hommes. Certes!.... Florestan Ier disait à Proumès de la Siboutie: — J'ai en horreur le titre de prince, je l'ai interdit dans ma maison et dans mes rapports avec le monde. On a fait sur moi bien des contes ridicules. On a dit que j'avais été comédien d'un théâtre, ce qui n'est ni tout à fait vrai ni tout à fait faux; j'ai appartenu quatre ans au théâtre et je n'ai pas vu que sur des scènes secondaires; le théâtre de la Cité, au Prado; le théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine; l'Ambigu. On jouait les pièces de l'ancien répertoire, des pièces nouvelles, mélodrames, vaudevilles, toutes empreintes de la couleur de l'époque; car c'était de l'an VI à l'an X (de 1798 à 1802). Je jouai les rôles d'amoureux et j'étais très applaudi. Ma voix était douce et agréable, ma prononciation nette et correcte. Je lançais bien le trait et j'avais par-dessus tout une tenue parfaite. J'avais conservé le nom de Florestan, qu'on retrouvait sur les affiches du temps et parfois dans les feuilletons, alors peu nombreux, où on le citait avec éloge. De ces premières années, il m'est resté une sorte de passion pour ce qui tient au théâtre. J'en aurais eu un chez moi si je n'avais rencontré dans ma famille une opposition insurmontable. J'ai été lié avec les acteurs les plus haut placés; j'ai vécu dans leur intimité, et jamais je n'ai trouvé des hommes plus aimables et de meilleure compagnie. J'ai beaucoup écrit, mais je n'ai rien publié: j'ai d'abord des Mémoires, des comédies, des vers, des relations de voyage. Après ma mort on en fera ce qu'on voudra, j'y attache peu d'importance. Voilà une gracieuse modestie. 15 juin 1856, baptême du prince impérial. Magnificence du cortège, splendeur des voitures. Seulement, alors, les robes des dames tenaient beaucoup de place de sorte que les dames, avec leurs robes, empiétaient les voitures: et les hommes allaient à

piéd,—plusieurs d'entre eux, au moins, dit Proumès de la Siboutie. Les dames, pour le baptême du prince impérial, étaient décolletées "de manière à satisfaire les partisans les plus exagérés du nudans la toilette." L'archevêque de Paris avait tâché d'empêcher cela, mais sans y réussir. Soixante voitures de la Cour, escortées par la belle et imposante garde impériale. L'Impératrice, plus belle que jamais: "Elle a quelque chose de jeune et d'enfantin dans la figure...." Mais l'Empereur avait, ce jour-là, l'air fatigué, la figure maigre, tirée, souffrante. Les maréchaux Canrobert et Félissier occupaient les deux portières de la voiture impériale. La décoration de Notre-Dame avait été confiée à un ami de Proumès de la Siboutie, Alexandre Desnuelles. Il ne veut pas faire de peine à son ami; et il note: "C'est très beau!" Cependant, il ne veut pas non plus nous faire de la peine; et il ajoute: "Mais il me semble que ces décorations d'or, de soie, de velours ne conviennent pas au caractère sévère et grandiose de nos cathédrales. Il faut laisser cela aux églises d'Italie." Il vaudrait mieux le leur laisser, en effet. Et puis, si elles y renonçaient, elles aussi, comme ce serait bien!.... Aux obsèques du chanteur Lablache, Rossini pleura pour de bon. Proumès de la Siboutie, qui se trouvait à côté de lui, le vit deux fois qui, furtivement, s'esuyait les yeux. En 1856 déjà, il semblait opportun de noter une sincérité de ce genre.

LA LETTRE. —Nos actes? fit mélancoliquement Falgère.... je les compare à ces semences qui s'enfuient sur le vent—ces petites semences qui ont des espèces d'ailes, qui semblent de capricieux insectes. Les uns s'en vont périr sur quelque rocher nu, d'autres se noient, d'autres sont dévorées par les oiseaux, les rongeurs ou les fourmis, —bien peu arrivent à bon port, dans la terre féconde, et reçoivent du destin la permission de germer, de faire une plante qui verdoiera et fleurira au bon soleil d'avril.... Oui, la plupart de nos actes restent stériles. Mais il y a tant d'actes parmi les hommes, de même qu'il y a tant de semences sur les forêts et les prairies que, tout de même, celles-ci réussissent à couvrir la planète et ceux-là à mener les individus et les multitudes! C'est égal, parfois, il résulte des choses bien extraordinaires de ce que nous avons fait!.... Il peut suffire d'un mot, d'une lettre, d'un geste, pour changer étrangement notre existence. Si les heureux examinaient de quoi est sorti leur bonheur et les malheureux leur misère, il serait bien difficile aux hommes de ne pas devenir fatalistes!.... —Bon! interrompit Deshayes.... tout cela ne nous explique pas le mariage de ton ami Renaud.... —J'y arrive, reprit Falgère.... par le chemin des écoles. Renaud, il y a bien quelque dix ans, aimait une demoiselle Emilie G.... une jolie personne, d'ailleurs, et qui partageait les sentiments de mon ami. Ils se fiancèrent, la veille d'un voyage que les bords de la mer avaient promis de leur publier au retour. La famille G.... resta en route plus longtemps qu'on ne l'avait prévu, et Mlle Emilie, qui d'abord s'était montrée correspondante assidue autant que tendre, cessa presque soudain de répondre aux lettres passionnées de Renaud. Enfin, un jour, quel que lignes très froides du père G.... annonçèrent au jeune homme que sa fiancée lui retirait sa parole et la donnait à un autre. Il passa la nuit à écrire une lettre désespérée, — une de ces lettres où un homme jeune et sincère met toute son âme. Puis, les jours, les mois, les années, lui enlevèrent successivement des lambeaux de ce mauvais souvenir, si bien qu'en 1808, il n'en restait plus guère qu'un peu de mélancolie. Or, en cet été de 1898, Renaud villégiaturait à Lucerne. L'Hôtel National, où il logeait, avait entre autres hôtes une famille canadienne, composée du père, de la mère et de deux filles merveilleusement belles. L'une d'elles surtout attirait les regards de Renaud. Peut-être n'était-elle ni mieux faite, ni plus charmante que sa sœur, mais les "affinités électives" entraînaient Renaud vers elle. Après quelques jours, il se sentait tellement troublé lorsqu'il la voyait apparaître, qu'il se demanda s'il ne valait pas mieux fuir Lucerne. Car il n'avait aucun espoir, et puis, il gardait, de son premier échec, une invincible défiance contre l'amour. Cependant, un hasard malicieux le remettait continuellement en présence de l'incantante personne. Sur le lac, dans la montagne, dans les villes et les villages environnant, il se rencontrait avec la famille cana-